

cours envoyé par la mère-patrie était faible sans doute ; c'était à peine une poignée de soldats, mais tous étaient des braves, décidés, comme le disait leur vaillant chef, à s'ensevelir sous les ruines de la colonie. C'était bien le sort que l'avenir leur réservait, car, malgré leur petit nombre, ces valeureux soldats devaient être les seuls, les derniers champions de la cause nationale. Louis XV, à qui une nouvelle demande de renforts avait été transmise, avait laissé tomber de ses lèvres ces lâches et méprisables paroles : " Que m'importent à moi, quelques arpents de neige par delà l'océan ? " Le Canada était abandonné, la France allait perdre le plus beau joyau de son diadème colonial.

La puissante Angleterre avait au service de son ambition des forces redoutables qu'elle déploya autour du Canada, comme un cercle immense dont Québec était le centre : cercle de fer qui, toujours se rétrécissant, devait bientôt broyer notre patrie dans ses étreintes cruelles et enchaîner sa liberté. Trop faible pour empêcher l'ennemi de franchir sa frontière, la Nouvelle-France avait placé ses quelques défenseurs aux portes de sa capitale. Elle ne prévoyait que trop le sort fatal qui l'attendait, mais, avant d'expirer, elle a fait d'héroïques efforts, son agonie a été longue et sa vie chèrement donnée. Sous la conduite de Montcalm, l'armée française vole en triomphe d'Oswégo à William-Henry, pour venir sur les champs glorieux de Carillon se couvrir de nouveaux lauriers. Le léopard britannique, blessé et ruisselant de sang, traîne péniblement le poids de sa honte sur les lieux témoins de ses défaites. Le drapeau de la France déroule avec fierté ses plis triomphants ; l'étendard anglais, immobile et souillé, cherche en vain à cacher son humiliation. Mais les victoires de Montcalm lui coûtaient la vie de ses magnanimes soldats. Chaque triomphe éclaircissait les rangs de sa vaillante armée qui en était réduite à quelques braves. Les troupes anglaises, au contraire, recevaient chaque jour des renforts ; un soldat tombé trouvait dix remplaçants. L'Angleterre était prodigue du sang de ses fils ; elle voulait à tout prix que le Canada lui appartint. Elle atteignit son but. Nos aïeux succombèrent, mais leur chute fut glorieuse : l'héroïsme fut leur suaire et l'admiration de la postérité constitue leur impérissable mausolée.

Arrêtons un moment nos regards sur les émouvantes péripéties du grand drame qui va s'accomplir. L'heure va sonner où le Canada doit mourir à la France. Couvert de dévastations et chancelant sous ses héroïques blessures, il cédera dans une lutte trop inégale : les plaines d'Abraham laisseront échapper son dernier soupir libre et français. Depuis longtemps l'Anglais s'épuise en inutiles efforts devant Québec, depuis longtemps des hordes barbares promènent le meurtre et

l'incendie dans l'immense région qui entoure la capitale, et la fière cité tient toujours. Désespérant d'emporter la place par la force, Wolfe appelle la ruse à son aide. Par ses ordres la flotte lève ses ancres et remonte le fleuve ; les troupes anglaises, profitant de la nuit, se glissent dans leurs chaloupes qui les déposent sur la rive. À l'aurore 8000 hommes, débarqués à l'Anse-au-Foulon, se trouvent rangés sur les plaines d'Abraham. Trop tard le stratagème est découvert ; on court prévenir Montcalm qui, rapide comme la flèche, vole en un instant au devant de l'ennemi. Que va faire ce lion ? va-t-il se précipiter sur les Anglais deux fois supérieurs en nombre ?... Un instant il réfléchit, mais le génie, ce jour-là, avait déserté son front : il commande l'attaque.. Un long ruban de feu sillonne tout le front des lignes anglaises et françaises, le canon vomit le fer et la mort ; une mêlée affreuse s'engage. Montcalm est partout, excitant l'ardeur de ses soldats par la parole et par l'exemple. En héros, il se multiplie ; le danger le retrouve toujours, ses exploits ne se comptent pas. Déjà la victoire opiniâtrement disputée et longtemps indécise semblait pencher définitivement du côté de la France, lorsque soudain une clameur immense, incomparable retentit de toutes parts, dominant le sinistre sifflement des balles et les bruits assourdissants de la bataille : Montcalm est blessé !... Quels frissonnements douloureux durent agiter les vieux échos des plaines d'Abraham à cette exclamation déchirante ! Qu'ils durent frémir dans leur antique poussière les héros tombés depuis des siècles pour la défense du Canada !

Cependant, Messieurs, tandis que, au champ d'honneur, les derniers et héroïques Français trempent dans leur sang ce drapeau qu'ils ne peuvent plus défendre, Montcalm, dans sa tente, n'a plus qu'un souffle de vie. On l'avertit que bientôt il va rendre au Dieu des combats son âme courageuse : " Tant mieux, répond-il, je ne verrai pas la prise de Québec." Il comprenait le guerrier grand homme que dans sa mort s'exhalait le dernier soupir de la colonie. Tout-à-coup son grand œil s'illumine, un éclair jaillit sur le calme de sa majestueuse figure, sa bouche s'entr'ouvre..... Montcalm n'est plus !..... Son cadavre seul est là, drapé dans sa noble et redoutable fierté. O Montcalm ! dors ton glorieux sommeil, couronné des lauriers, de la victoire, couché dans les plis de ton héroïque drapeau. Ta mémoire sera éternelle comme tes exploits.....

C'est sur ce tombeau, Messieurs, que je m'arrête. La nouvelle France va expirer et je suis trop inhabile pour peindre toute l'imposante horreur de ce dernier déchirement. Mais avant de fermer les yeux sur ces pages funèbres de notre histoire, avant d'abandonner ce bouquet de noirs cyprès qui abritent les cendres